

LYON S'AMUSE

Paul de CHANDIEU
RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Mondain, Satirique, Théâtral et Financier

Georges AUBERT
DIRECTEUR

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

RÉDACTION & ADMINISTRATION
2, Rue d'Amboise, 2
LYON

ABONNEMENTS
Lyon (un an)..... 12 fr. | Départements (un an)... 14 fr.
On reçoit les abonnements de trois et six mois
Les Annonces sont reçues au Bureau du Journal — Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

VENTE EN GROS
2, Rue d'Amboise, 2
LYON

SOMMAIRE

Avant-propos.....	PAUL DE CHANDIEU.
Célébrités lyonnaises. — M. Luigini..	GEORGES AUBERT
A Lyon s'Amuse.....	G. DUMORAIZE.
Une Rupture.....	A. SILVESTRE.
Portrait au pastel (Jeanne Confort)...	PAUL DE CHANDIEU.
Coquilles.....	LA RÉDACTION
Souvenirs.....	EMILE ZOLA.
Pas de Chance.....	JEAN SARRAZIN.
Echos des Quais et des Rues.....	NIGRI.
Nos Théâtres.....	GASTON.
Revue des Cirques et Casino.....	MONTALL.
Charade, Enigme.....	LE SPHYNX.
Petite Correspondance.....	X.

Nous publierons prochainement, en feuilleton, **THALIE**, l'ouvrage émouvant de M. Paul Dumas, le jeune romancier.

Cette œuvre, dont l'intrigue se déroule à Lyon, et qui a pour héroïne une demi-mondaine des plus en vue de notre ville, obtiendra, nous en sommes sûrs, auprès de nos lecteurs, un franc et légitime succès.

AVANT-PROPOS

Nous remercions nos lecteurs de l'accueil bienveillant qu'ils ont réservé à la première apparition de *Lyon s'Amuse*. Nous nous efforcerons de justifier cette confiance en devenant de plus en plus attrayant.

Nous n'avons reculé devant aucun sacrifice en assurant à *Lyon s'Amuse* la collaboration des meilleurs écrivains.

Chaque semaine, nous publierons des nouvelles dues à la plume si spirituelle et si gaioise de M. Armand Silvestre, le joyeux conteur que tout le monde connaît; des contes et des études de mœurs de M. Emile Zola, l'illustre écrivain; des poésies et des fantaisies humoristiques de M. Dumoraize, l'artiste sympathique tant aimé des Lyonnais; des chroniques d'actualité. Entourées des joyusetés de la semaine, des racontars et des gaudrioles de la nouvelle à la main, nous ferons défiler ici, du bout du crayon, toutes les célébrités lyonnaises, petites ou grandes, vertueuses ou cascadeuses, toutes passeront sur le chevalet, sans nous soucier si la trompette de la Renommée a sonné leur nom trop haut et leur réserve, dans la suite, une chute tar-péenne.

Nigri, l'indomptable escholier, coureur de ruelles et grand glaneur d'histoires parfumées, vous livrera ses tablettes où il décrit à l'eau de roses toutes les folies amoureuses d'un monde où l'on s'amuse souvent, mais où l'on pleure aussi quelquefois et où se jouent les drames les plus émouvants de notre époque.

Tous, en un mot, nous nous efforcerons de justifier notre titre, en apportant une note gaie dans le milieu triste et morose qui envahit de jour en jour la vieille cité lyonnaise.

Paul de Chandieu.

CÉLÉBRITÉS LYONNAISES

PROFILS AU FUSAIN

M. LUIGINI

C'est dans la salle un bruit indescriptible; mélange bizarre de toutes les sonorités, morceaux de conceptions échappés de toutes les lèvres qui se heurtent, se brisent les uns contre les autres et produisent, mêlés aux grincements des accords, cet étrange murmure qui, dans les spectacles, prélude au lever des rideaux.

Quand, soudain, il apparaît encore encadré dans la petite porte qui sépare l'orchestre de l'avant-scène.

Comme par enchantement le potin cesse, et c'est pour lui d'abord que les mains se joignent et qu'éclatent frémissants les premiers bravos!

C'est de là-haut, du poulailler, qu'on l'a vu et que part le signal. Le silence se fait, tout le monde regarde du côté de la scène.

Luigini vient de s'asseoir au pupitre de chef d'orchestre, le sourire aux lèvres; il n'y est jamais monté sans ce sourire.

Les bravos éclatent toujours plus bruyants; de la main gauche il ouvre la partition, l'archet est déjà dans la main droite dirigé vers le premier temps de la mesure, puis reste là dans cette position pendant qu'Alexandre, cette par dessus l'épaule un regard sur ses musiciens, et échange deux mots avec le premier violon en attendant les premières notes de l'ouverture.

Luigini a été portraicturé vingt fois pour une; à la plume et au pinceau, nous n'entrerons donc pas ici dans des détails qui ont été maintes fois racontés. Pour nous, Luigini est peint tout entier dans ce sourire à son entrée à l'orchestre, et certainement s'il voulait nous l'avouer, jamais sa joie n'a été si profonde, jamais impression n'a été plus vive chez lui que le soir où il a gravi, pour la première fois, les marches de son pupitre.

Nul n'est plus populaire que lui à Lyon, tout le monde la connaît cette tête ronde si moderne, qu'allonge une barbe en pointe soigneusement taillée, avec son front haut, que découvre encore une légère calvitie, marque distinctive des enfants de ce siècle. La paupière demi-close, des hommes contents d'eux-mêmes et qui éprouvent à vivre une certaine satisfaction, semble voiler son regard; mais qu'une note fausse éclate, et aussitôt de sa prunelle mobile s'échappent des étincelles, qui n'ont jamais allumé aucun incendie, il est vrai, car Luigini exerce sur son orchestre une autorité toute paternelle.

Son talent d'artiste n'a jamais été contesté, on peut dire sans trivialité qu'il chasse de race, ses ancêtres étaient tous musiciens; certains mythologistes amuseurs prétendent même que les Luigini existèrent avant la musique, et que l'un deux collabora avec Mnémosyne à la naissance d'Euterpe.

Homme de cœur autant qu'artiste émérite, jamais une œuvre de bienfaisance ne l'a trouvé indifférent, toujours sur la brèche, dirigeant les uns, encourageant les autres; aussi ne compte-t-il que des amis dans le public qui le traite en enfant gâté, parmi les artistes qui l'aiment et dans la presse qui l'a toujours apprécié à sa juste valeur.

Quelques vieilles perruques lui ont reproché son amour de la gaieté et ses allures franches.

Eh bien, oui! c'est un joyeux compagnon, un gai viveur; ceux qui l'ont vu à Beauregard accompagnant l'orchestre du Tiercelet, où il remplissait honorablement les fonctions de troisième violon, savent bien qu'on peut tout lui pardonner à ce rabelaisien, expression vivante de la gaieté lyonnaise.

Luigini a doté Lyon des Concerts-Bellecour. Si les peuples étaient vraiment reconnaissants envers leurs bienfaiteurs, cette institution suffirait à immortaliser un homme, et si jamais on descendait Louis-le-Grand de son piédestal, c'est Alexandre qu'il faudrait y placer!

Aujourd'hui, où la froideur des temps nous cloue dans nos appartements, où nous apprécions si fort le coin du feu, nous sommes loin de Bellecour; mais l'éty et songez-vous, quand la chaleur vous écrase et vous accable de lassitude, avec quelle volupté n'allez-vous pas prendre le frais sous les ombrages des marronniers aux molles senteurs, l'oreille charmée par cette belle musique que dirige le jeune maestro.

Comme bien d'autres, il a une ambition, légitime il est vrai, qui le torture parfois: à travers les brouillards qui nous séparent de la capitale, il a vu miroiter le bâton d'argent, que tient en main le chef de l'orchestre de l'Opéra. L'obtiendra-t-il?

Georges AUBERT.

A Lyon s'Amuse

Eh bien! journal d'espèce rare, j'étais un bon prophète, oui-dà! Tu t'es lancé sans crier gare; On t'enfourche, joyeux dada.

Penseur, toqué, savant, ignare, Croyant, sceptique, paria, Opulent, à la feuille hilare Tous, il vont tous, à toi tout va.

C'est que ta route est bien choisie, C'est que ton nom est fantaisie, C'est que par toi... — Bref, ton succès.

D'où vient-il? Je vais te le dire. Dans tes flancs tu portes le rire, Et morbleu! le rire est français.

G. Dumoraize.

UNE RUPTURE

— Il faut en convenir, me dit mon ami Jacques, que les femmes sont les créatures les plus fourbes du monde?

— Le fait est, lui répondis-je, qu'après l'homme je ne sais rien de plus pervers dans l'humanité.

— Rien n'est sincère en elles, ni leur amour ni leurs serments, ni leurs haines, ni leurs colères.

— Il est encore vrai qu'après l'homme, il n'est pas d'être sur la terre qui dise moins souvent la vérité.

— Celui qui prendrait au sérieux ce qu'elles racontent ferait mille folies par jour?

— Comme celui qui écouterait un homme qui lui veut emprunter de l'argent.

— Et de quelles calineries hypocrites sont-elles capables pour atteindre leur but!

— Je ne connais rien de plus dégoûtant que les platitudes dont est susceptible un homme qui veut être nommé sous-préfet.

— Tiens! cette madame Beaugency!...

— Arrivons donc vite au fait! Tu as encore une déception en amour?

— Moi, au contraire, je suis le plus heureux des mortels en ce moment. Une maîtresse que j'adore et que je ne croyais plus revoir m'est rendue.

— Eh bien, alors!

— Mon bonheur n'en est pas moins empoisonné par la fausseté qu'elle m'a montrée dans cette affaire.

— Avoue que tu ne l'en aimes que mieux.

— C'est vrai, mais je l'aime avec mépris!

— Le beau mérite qu'il y aurait à aimer une femme qu'on estime!

— Non! c'est à croire que ce que nous aimons le mieux dans la femme, c'est son infamie.

— Le fait est qu'en amour, nous n'avons rien à espérer de sa vertu.

— Mais c'est honteux, notre faiblesse!

— D'accord, mais pénible serait notre courage. Assez de philosophie, mon pauvre Jacques, et conte-moi ça.

Jacques continua ainsi:

— Tu ne t'intéresses pas démesurément à l'honneur de M. Beaugency?

— Moi? je m'en fiche comme de Colin Tampon.

— Alors je n'ai aucun ménagement à prendre pour t'annoncer qu'il est cocu?

— Mais je serais navré qu'il en fût autrement.

— Je le croyais ton cousin.

— Eh bien, après! Me crois-tu donc assez égoïste pour souhaiter que ma famille soit un obstacle aux joies du reste du monde? Le particulier doit céder devant le général. Généralement un seul cocu fait plusieurs heureux. L'intérêt universel est donc qu'il y ait infiniment de cocus et, comme autrefois Brutus, j'immole les miens à mon pays.

— C'est moi qui me suis chargé de le servir, dans le ménage Beaugency.

— Mes compliments, Jacques! Car ma cousine est charmante.

— Ah! tu ne la connais pas comme moi!

— J'en conviens. J'ai cru agir convenablement en prenant du service dans une autre garnison.

— Tout est charmant en elle!

— Je n'ai pas besoin de le savoir.

— Ses mains!... son pied!...

— Ah! tu m'embêtes! C'est à croire que tu veux t'en débarrasser.

— Moi! ah! plutôt mourir cent fois que de renoncer maintenant à elle. Jamais je ne trouverais sur toute cette planète une petite canaille aussi accomplie! Et tout en elle respire l'innocence! Elle est blonde comme les étoiles! Elle a les yeux bleus comme le ciel! Et elle s'appelle Blanche!... Il ne lui manquerait plus que de se nommer Ange ou Sainte par-dessus le marché. Ses moindres actions sont marquées au sceau d'une sincérité qui s'impose. Elle! ne pas penser ce qu'elle dit! Mais alors le soleil fait semblant d'éclairer et le blé se moque de nous en nous faisant croire qu'il nous nourrit!

— Mais enfin, que t'a-t-elle fait?

— Oh! un rien! Voilà ce qui est pis, mon cher! un rien! une toute petite chose qu'un autre, moins clairvoyant, eût peut-être laissée passer inaperçue, mais qui, pour moi, dénote une perversité! Tu vas en juger.

Quand il fut résolu que Beaugency serait cocu, nous décidâmes en même temps, Blanche et moi, que nous le lui cachions avec le plus grand soin. La discrétion, dans ce cas, est de bonne tenue. Certainement il serait piquant, la chose faite, de se mettre à danser devant le mari, en lui faisant des cornes, mais ces gamineries-là sont mal vues dans la bonne société. L'usage est de tenir le mari en dehors de ce qui se passe chez lui. Nous nous conformâmes à l'usage et je louai un petit appartement meublé, rue Chapon, pour y recevoir Blanche tous les jours, pendant que M. Beaugency serait à la Bourse. Car tu sais que ton cousin tripote. Cela seul avait suffi à m'ôter tout remords. Tromper un homme qui beugle, pendant deux heures comme un taureau, dans un temple grec, me paraît une œuvre pie. Ah! mon ami! quelle délicieuse année nous avons passée dans ce petit coin!

Blanche ne manqua pas une seule journée. Le dimanche, elle envoyait son mari aux courses, qui sont la Bourse de jours fériés. Je ne te dirai rien de nos joies intimes. Je pourrais m'échauffer à ce récit plus qu'il ne convient. Sache seulement qu'elles étaient mêlées de mille enfantillages. Il est une chose surtout qui nous faisait rire aux larmes. Pendant cette longue période de bonheur, Blanche était si distraite et si pressée de me venir rejoindre que, pas une fois, entendis-je, pas une, elle ne pensa à apporter un tire-bouton. Aussi, pour fermer sa mignonne bottine sur son pied de reine, me fallait-il, chaque jour, tordre je ne sais combien d'épingles à cheveux, si bien qu'elle sortait chaussée à ravir, mais la chevelure mal retenue et presque absolument décoiffée. Cet oubli quotidien avait fini par nous amuser beaucoup. Les amoureux sont comme les enfants. Ils pleurent et il rient de peu de chose! Ne me dis pas que ce détail est sans aucun intérêt. Tu verras tout à l'heure son importance!

Un an, mon ami! oui! un an tout entier! Le trois cent soixante-sixième jour seulement (et l'année n'était pas bissextile) de notre liaison, un orage la traversa. Une querelle commencée presque en riant et terminée par une sérieuse fâcherie. Nous avions tellement perdu la tête que nous nous étions mutuellement reprochés notre conduite à l'égard de Beaugency. Je l'avais appelée: Épouse adultère! et elle m'avait répondu: Perfide ami!

— Vous ne me reverrez jamais! me dit-elle en partant.

Le lendemain j'étais positivement désespéré. Je lui écrivis une lettre qui demeura sans réponse. Ce jour-là, je me rendis, à l'heure ordinaire, au lieu du rendez-vous, ne pouvant croire qu'elle eût le courage de n'y pas venir; mais j'y restai seul. Seul aussi, le jour suivant, et seul encore le troisième, bien que j'eusse rédigé vingt épitres plus touchantes les unes que les autres. Le quatrième jour, je souffrais tant de cet abandon que j'avais mis un revolver dans ma poche, décidé à mourir dans ces lieux encore pleins d'elle et du souvenir de mon bonheur.

Quand l'heure accoutumée sonna, j'entendis un bruit léger à la porte. — Je tressaillis. L'huis s'ouvrait et Blanche apparut sur le seuil. — Je me précipitais à ses pieds:

— Ah! merci d'avoir eu pitié! lui criais-je en tendant vers elle des mains suppliantes.

Mais elle, froide, et me repoussant doucement:

— Vous vous trompez, me dit-elle, je viens vous dire un adieu éternel.

Un tremblement me prit et je la regardai avec des yeux de fou. Mais elle continua sur le même ton et me désespéra de si belle manière, qu'après une

scène poignante où je me brisai, où j'éprouvai toutes les soumissions et toutes les prières, où je me traînai devant elle comme un supplicé lâche devant le bourreau, à bout de forces, à bout de courage, je tirai de ma poche l'arme libératrice et la posai sur mon front.

Je dois à la vérité de dire qu'elle arrêta ma main. Une lueur d'espérance traversa mon cerveau. Mais Blanche commença à me raisonner avec plus de douceur, il est vrai, comme un enfant qu'on gronde maternellement. Je la pressai d'être, une dernière fois, ce qu'elle avait été...

— Je me suis juré à moi-même de ne plus faiblir, me dit-elle avec une solennité singulière. Je l'ai juré sur la tête de mon mari. Je me regarderais moi-même, comme la plus méprisable des femmes si je manquais à un serment si haut...

Que répondre?... J'étais vaincu!... J'allais y renoncer moi-même.

Cinq minutes après, elle était dans mes bras.

Nous venions de passer les deux plus belles heures de notre vie d'amoureux.

— Ah! bien, me dit-elle, si j'avais pensé, en venant ici, que c'était pour cela, je ne serais certes pas venue.

— Vous le regrettez, Blanche?

— Non, Jacques, je constate seulement que la femme est un être bien faible et que vous autres, hommes, avec de belles paroles et des larmes, vous faites de nous tout ce que vous voulez.

— Mais cette faiblesse et cette clémence sont votre charme éternel, votre plus doux privilège, ma bien-aimée!

— Ta! ta! ta! ta! C'est horrible de se dire: J'étais partie, résolue à ne plus m'humilier devant cet homme, et le voilà mon maître plus que jamais. J'étais venue pour rompre ma chaîne, et j'y ai ajouté un nouvel anneau!

Elle me disait tout cela tout en achevant sa toilette et moi j'étais, je l'avoue, assez fier de l'avoir fait revenir d'une inébranlable résolution, d'avoir vaincu une volonté aussi ferme, de lui avoir fait cette surprise d'agir contre son propre parti pris.

Elle venait de glisser son pied dans sa bottine et d'en poser le bout sur une chaise. Mais au lieu de chercher, comme autrefois, une épingle à cheveux sur sa tête, je la vis fouiller dans sa poche et en tirer un tire-bouton.

— Tiens! me dit-elle en me montrant avec une mutinerie triomphale, aujourd'hui je ne l'ai pas oublié!

Armand Silvestre.

PORTRAITS AU PASTEL

Jeanne CONFORT

Une tête chiffonnée, mignarde et polissonne, comme celles des poupées qui, dans les étalages des marchands émergent d'un flot de dentelles et de satin pour la plus grande joie de messieurs et de bébés; une tête de fauvette, toujours mobile et toujours joyeuse, oubliant les heures tristes du passé et, la voix grave de l'avenir pour n'écouter que le rire clair et sonore du présent, une de ces petites têtes folles et insouciantes qui parviennent toujours en dépit du spleen horrible, à jeter un peu de leur joyeuse humeur dans les âmes les plus mélancoliques et les plus moroses.

Tête blonde avec de grands yeux bleus qui, s'ils sont dépourvus de cette langueur mystique qu'on prête aux Andalouses, semblent contenir cependant la quintessence d'une flamme où se lit d'inférieurs desirs, des yeux vifs et franchement ouverts, faits pour briller, comme le soleil pour éclairer le monde, des yeux dont l'azur pur a, par Cupidon, été strié de paillettes d'or et qu'on est forcé d'écouter lorsqu'ils daignent faire avec vous un bout de conversation.

Avec cela deux lèvres minces taillées en pleine grenade, lèvres habitées par un éternel sourire, sorte de rempart purpurin derrière lequel s'abrite une rangée de petites quenottes blanches comme du lait, un nez très narquois dont les ailes frémissent comme celles d'un papillon prêt à prendre son essor, et pour cadrer à cette petite figure une orgie, de cheveux fous dont les mèches frisées tombent en cascades capricieuses le long du front et de la nuque.

La frétille gamine dont je viens d'ébaucher le profil répond au nom de Jeanne Confort.

D'anciens l'appelle Baptistine et prétendent que c'est son vrai nom; mais qu'importe. Jeanne naquit le 25 mai 1864, à St-Jean-de-Mauriennes et vint avec les premières fleurs au beau milieu du printemps, à l'heure où les aubépines entr'ouvrent leurs pétales immaculés, au temps où les pâquerettes émergent rosées dans la prairie parmi le vert tendre des gazonnées naissantes.

L'ineffable gazouillis des fauvettes enchanta les premiers jours de sa vie; elle s'endormit en plein air, bercée par le roucoulement suave des ramiers qui poussent à l'ombre des grands bois leurs trilles languissants et sourds.

On lui donna pour hochet une grosse grappe de lilas; de son berceau tout orné de verdure, elle entendit les premières chansons des rossignols le premier criement des grillons railleurs.

Elle se familiarisa vite avec la nature étant une petite fleur elle aussi, parmi toutes ces fleurettes qui avaient présidé à sa naissance.

La couronne qu'on plaça sur l'or de ses cheveux naissants fut une couronne de bluets, la petite altesse fit ses premiers pas dans une basse-cour, parmi les oies, les canards et les dindons que sa présence réjouissait et qui trottaient à ses côtés d'un air vainqueur avec des hochements de tête si coquets et piailllements si pleins d'allégresse qu'on eût dit qu'ils

se disputaient l'honneur de venir saluer leur petite souveraine.

Ses mignonnes mains grassouillettes s'embarraisaient dans la laine crépue des agnels, elle avait ses favoris dans le troupeau, il fallait voir avec quelle tendresse elle les embrassait ses moutons!

Que de jolis compliments elle leur faisait dans son incompréhensible jargon d'enfant.

Elle ne connut pas l'or des vêtements riches ni les pierreries éblouissantes.

Ses premiers bijoux furent les fleurs qui naissent au bord de la route, on lui fit un trône d'herbe moelleuse à l'ombre d'un gros chêne feuillu, elle n'eut d'autre haquenée qu'une vieille chèvre à la longue barbe, sur le dos de laquelle on la plaçait à sa grande joie lorsque les travaux du jour terminés on rentrait à la maison.

Elle grandit vite au milieu de tout ce petit monde. — A quinze ans c'était déjà la plus regardée des blondinettes du pays. — Ses gros yeux naïfs avaient tant de mystérieuse finesse, sa petite bouche rose souriait d'un air si coquet, ses cheveux bouclés se frisaient avec tant de naturelle élégance, et sa taille mince était empreinte d'une telle gracilité qu'on ne se lassait de l'admirer.

C'est à cet âge d'or qu'elle eut la douleur de perdre sa mère. La pauvre femme se sentant mourir fit appeler ses deux filles, car Jeanne a une sœur plus âgée qu'elle. Jeanne s'était cachée dans un coin de la chambre et toute émue de l'air triste qu'avait sa sœur et de l'odeur de mort qui semblait se répandre dans l'appartement depuis qu'on avait clos à demi les persiennes, se mit à sangloter. La malade l'ayant aperçue l'appela, et passant ses mains décharnées dans la chevelure bouclée de l'enfant la regarda longtemps avec cette ineffable tendresse des mères qui ne les abandonne jamais, avec la tendresse plus forte et plus indulgente qu'elles ont presque toujours pour les derniers nés.

Fut-il permis à cette moribonde de lire au bord de la tombe quelques lignes au grand livre de l'avenir ou quelque pressentiment sinistre secoua-t-il cette âme prête à s'envoler. Nul ne le sait; mais après quelques minutes d'un silence sépulcral que personne n'osa troubler la malade comme ranimée, se dressa sur son séant et avec des larmes dans la voix: « Mes filles, leur dit-elle, si je pouvais supprimer un instant que vous deviez mal tourner, j'aimerais mieux vous voir mourir avec moi. » Puis, livide, elle retomba lourdement sur l'oreiller, elle était morte.

Restait le père, homme jeune encore et qui ne tarda pas à se remarier. Comme il arrive presque toujours dans ces occasions, Jeanne fut délaissée. Une femme n'a guère de tendresse pour un être qu'elle n'a pas engendré.

On la mit en apprentissage chez une lingère; elle génaît, on l'envoya le plus loin possible; ce pays lointain fut Lyon. Ses seize printemps s'épanouissaient. Elle ne tarda pas à sentir parler en elle le démon de la coquetterie. C'était déjà une élégante consommée; ne rêvant que rubans, soieries, dentelles et bijoux. elle s'attardait de longues heures aux dévances des modistes, à contempler les grands chapeaux mascotte et les gracieux pique-bise, oubliant pourquoi elle était en course.

Avec quelle joie elle les désirait ces courses. Dehors elle respirait, on eût dit une captive qu'on venait de rendre à la liberté, ses yeux s'illuminaient de lueurs étranges; alors, flaneuse, indolente, avec ses petits airs provocateurs, elle regardait les jeunes gens qui passaient. Une chose la rendait furieuse. On s'était moqué d'elle, deux petits employés, deux morveux avaient ri de sa modeste robe d'indienne. Etait-ce sa faute si elle n'avait pas des robes de soie, avec ça qu'elle gagnait beaucoup dans son métier de lingère! les imbéciles! elle saurait bien se venger.

Un beau jour elle se laissa éblouir par les mille promesses d'un jeune blondin qui la suivait depuis fort longtemps et à qui ses grands yeux ouverts et ses déhanchements coquets avaient plu.

Ce fut son premier amour. Mais elle se fatigua vite de cette liaison; les cheveux d'or de son amant lui déplaisaient, elle prit un jeune homme brun. C'était une question de couleur.

C'est alors qu'elle loua une chambre garnie dans la rue Confort.

De là lui vint son nom. Depuis elle a marché vite sur le chemin de la fortune; elle est devenue quoique petite, une de nos grandes demi-mondaines.

Que de misères on pourrait soulager avec l'or que cette fille de vingt ans a jeté à tous les vents, que des pauvres auraient du pain cet hiver avec l'argent des folles orgies qu'elle a faites.

Quand elle passe en voiture, les ouvrières, ses anciennes compagnes qui ignorent que sous les dehors trompeurs de la courtisane se cachent plus d'épines que de roses, se retournent, la suivent d'un regard d'envie et la nomment avec émotion, tandis que familière, allongée, dans ses toilettes flottantes, elle sourit d'un air gai, sous la pluie des petites frisures blondes qui noient le bleu cerné de ses yeux et le rouge peint de ses lèvres.

Paul de Chandieu.

COQUILLES

La précipitation de la mise en pages de notre premier numéro nous a valu, de la part des typographes, un nombre incalculable de Coquilles, toutes plus variées les unes que les autres et qu'il serait trop long d'énumérer. Mais rien ne sera perdu. Nous les collectionnons ces malheureuses coquilles, et, quand le nombre en sera grand, nous en ferons un magnifique collier, pour offrir à la future rosière de Charbonnières-les-Bains.

La Rédaction.

SOUVENIRS

J'ai deux chattes. L'une, Françoise, est blanche comme une matinée de mai. L'autre Catherine, est noire comme une nuit d'orage.

Françoise a la tête ronde et riieuse d'une fille d'Europe. Ses grands yeux, d'un vert pâle, tiennent tout son visage. Son nez et ses lèvres roses sont enduits de carmin. On l'a dirait peinte comme une vierge folle de son corps. Elle est grasse, potelée, Parisienne jusqu'au bout des griffes. Elle s'affiche en marchant, prenant des airs engageants, retroussant la queue avec le frémissement brusque d'une petite dame qui relève la traine de sa robe.

Catherine a la tête pointue et fine d'une déesse égyptienne. Ses yeux, jaunes comme des lunes d'or, ont la fixité, la dureté impénétrable des prunelles d'une idole barbare. Aux coins de ses lèvres minces, rit l'éternelle ironie silencieuse des sphinx. Quand elle s'accroupit sur ses pattes de derrière, la tête haute et immobile, elle est une divinité de marbre noir, la grande Pacht hiératique des temples de Thèbes.

Elles passent toutes deux leurs journées sur le sable jaune du jardin.

Françoise se vautre, le ventre en l'air, toute à sa toilette, se léchant les pattes avec le soin délicat d'une coquette qui se blanchirait les mains dans de l'huile d'amande douce. Elle n'a pas trois idées dans la tête. Cela se devine, à son air fou de grande mondaine.

Catherine songe. Elle songe, regardant sans voir, pénétrant du regard dans le monde inconnu des dieux. Pendant des heures, elle demeure droite, implacable, souriant de son étrange sourire de bête sacrée.

Quand je caresse Françoise de la main, elle arrondit le dos, en poussant un miaulement léger de béatitude. Elle est si heureuse qu'on s'occupe d'elle! Elle lève la tête, d'un mouvement câlin, me rendant ma caresse en frottant son nez contre ma joue. Ses poils frémissent, sa queue a de lentes ondulations. Et elle finit par se pâmer, les yeux clos, ronronnant d'une façon douce.

Quand je veux caresser Catherine, elle évite ma main. Elle préfère vivre solitaire au fond de son rêve religieux. Elle a une pudeur de déesse qu'irrite et blesse tout contact humain. Si je parviens à la prendre sur mes genoux, elle s'aplatit, la tête allongée, les yeux fixes, prête à s'échapper d'un bond. Ses membres nerveux, son corps maigre reste inerte sous mes doigts qui la flattent. Elle ne daigne point descendre à la joie d'amour d'une mortelle.

Et c'est ainsi que Françoise est une fille de Paris, lorette ou marquise, créature légère et charmante qui se vendrait pour un compliment sur sa robe blanche; c'est ainsi que Catherine est une fille de quelque cité en ruines, je ne sais où, là-bas, du côté du soleil. Elles sont de deux civilisations, poupée moderne, idole d'une nation morte.

Ah! si je pouvais lire dans leurs yeux! Je les prends dans mes bras, je les regarde fixement, pour qu'elles me contentent leur secret. Elles ne baissent pas les paupières, et ce sont elles qui m'étudient. Je ne lis rien dans la transparence vitreuse de ses yeux qui s'ouvrent comme des trous sans fond, comme des puits, de clarté pâle où nagent des étincelles ardentes.

Et Françoise ronronne plus tendrement, tandis que les regards jaunes de Catherine me pénètrent comme des tiges de laiton.

Dernièrement, Françoise est devenue mère. Cette écervelée a un excellent cœur. Elle soigne avec des tendresses exquisées le petit qu'on lui a laissé. Elle le prend délicatement par la peau du cou, pour le promener dans toutes les armoires de la maison.

Catherine la regarde faire, perdue dans de profondes réflexions. Le petit l'intéresse. Elle a, en face de lui, des attitudes de philosophe ancien songeant à la vie et à la mort des créatures, bâtissant dans le rêve tout un système de philosophie.

Hier, pendant que la mère était sortie, elle est venue s'accroupir à côté de l'enfant. Elle

l'a senti, l'a retourné avec la patte. Puis, brusquement, elle l'a emporté dans un coin obscur. L'à, se croyant bien cachée, elle s'est posée devant le petit, avec les yeux luisants, l'échine frémissante d'une prêtresse s'apprêtant pour un sacrifice. Elle allait, je crois, broyer d'un coup de dents la tête de la victime, lorsque je me suis hâté d'intervenir et de la chasser. Elle m'a jeté, en s'enfuyant, des regards diaboliques, souple, silencieuse, sans un jurement.

Eh bien! j'aime toujours Catherine; je l'aime parce qu'elle est perfide et cruelle, comme une bête de l'enfer. Que m'importent les grâces légères de Françoise, ses moues délicieuses, ses allures de vierge folle! Toutes nos filles d'Ève ont sa blancheur ronronnante. Mais je n'ai pu encore trouver une sœur à Catherine, une créature perverse et froide, une idole noire qui vive dans le songe éternel du mal.

Emile ZOLA.

Pas de Chance

Lisa, de son amant, était abandonnée, Et depuis quatre jours, elle avait tant pleuré Son Blaise, étudiant de la vingtième année Que son vil noir et vif en était altéré.

A seize ans, au long deuil on n'est pas condamnée, Le ravage des pleurs est vite réparé: Surtout quand c'est au bal, un soir, qu'on s'est Et qu'on a le minois du GOMMEUX adoré. [donnée

Un jour, elle rencontre une jeune recrue Des phalanges hantant Bellecour et la rue Qui l'instruit sur l'amour qui produit l'argent.

Le soir avec ardeur on la voit à l'ouvrage, Mais la novice, hélas! s'abat sur un agent; L'oiseau cherchant un nid ne trouve qu'un gage. JEAN SARRAZIN.

ECHOS DES QUAIS ET DES RUES

On signale au Zenith Lyonnais l'apparition de deux jolies petites brunes.

Les nouvelles débutantes ont quitté le métier de modiste pour fréquenter assidûment Bellecour, Berthoud et la Maison Dorée.

Ces jeunes artistes de l'amour ont déjà acquis une grande célébrité dans le monde où l'on s'amuse.

Nous en reparlerons dans notre prochain numéro.

Une histoire assez curieuse est arrivée ces jours derniers à une de nos demi-mondaines des plus en vue: Francine, si vous connaissez, surprise par son irascible protecteur, à conjurer le verbe aimer avec un collègue de 1^{re} année dont elle raffole, elle n'a eu que le temps de le blottir dans un grand placard, d'où le tout jeune homme a pu assister tout à son aise à une scène de pugilat, comme il n'en avait vu de sa vie.

Ce n'est qu'au bout de deux grandes heures qui lui ont paru interminables que Francine put le délivrer.

Mais le petit en avait trop entendu, lorsque toute frissonnante de désir, Francine voulut le couvrir de caresses; se redressant de toute sa hauteur et la repoussant brutalement, il lui cria: Catin...

Mystère et alcôve.

Il n'est bruit à l'heure actuelle que du mariage d'une jeune blonde, Jeanne de Suzanges, qui pendant très longtemps a fait les délices des habitués de nos restaurants à la mode.

Mais qui donc est-il celui qui redonnerait une virginité morale à Jeanne de Suzanges? Peut-être vient-il de quelques pays lointains et sauvages, il aime avec sa fortune et son ignorance: Jeanne se chargera bien de dissiper l'une et l'autre.

La nouvelle est ma foi par trop drôle et si elle se confirme ce sera étrange, rien n'est impossible de cette vaporeuse qui veut, peut-être, brave le monde et se draper dans la robe blanche de fiancée avec l'impudence d'une araignée étalant son corps velu sur les pétales d'un lys d'argent.

La minuscule Marie la petite Poupée dont les ploits galants ont fait une célébrité en Cythère abandonné tous les falbalas exagérés qui com

saient ordinairement sa mise, pour s'habiller en femme sérieuse.

Serait-ce le commencement d'un retour vers une vie moins tourmentée belle cascadeuse, espérons-le ? mais nous en doutons fort.

La plantureuse demi-mondaine, qui répond au nom de Pauline D... va d'ici peu quitter les modestes appartements où elle habite pour se rapprocher un peu de ses amies, Marie Gratton et autres, qui toutes ont élu domicile aux Brotteaux. Réciproquement ces dames s'offriront le thé pendant les grandes soirées d'hiver et le temps paraîtra moins long, occupé qu'on sera en petit comité à casser du sucre sur la tête des petites amies.

Il existe sur la route de Lyon à Villeurbanne une jolie villa, qu'un Nabab généreux avait meublée à Lucie Bernard. Il faut croire que la solitude ne plaît pas à cette belle petite, car trois semaines la séparait à peine de son installation qu'un soir par un beau clair de lune elle s'enfuyait laissant la cage vide ; avec deux mots : Je retourne à Lyon.

Elle oublia de dire si un galant chevalier l'accompagnait, mais le protecteur l'a compris, car depuis il s'est consolé auprès d'une blonde qui a pour qualité d'être insolemment belle.

Par mon âme, le grand saint Médard commence à devenir assommant de nous lâcher ainsi sur la tête toutes les écluses du firmament.

Outre l'état boueux dans lequel ce déluge entretient nos rues, il faut avouer que cette pluie n'est rien moins que dégoûtante.

Demandez plutôt aux directeurs de nos spectacles. Ils savent bien, eux, ce que leur vaut ce temps de chien, comme disent les Allemands.

Aussi, pas une toilette remarquable à Rancy, samedi ; pas le moindre bout de chiffon à chroniquer, pénurie complète de public élégant à tous les spectacles en général.

Allons, charmantes lectrices, c'est sur l'influence qu'exerce votre gracieux sourire, sur ce je ne sais quoi dont vous êtes toutes douées et qui fait que l'on ne vous refuse rien que comptent les préposés à vos plaisirs, ceux qui s'ingénient chaque matin à vous trouver pour le soir une distraction selon vos goûts et qui veulent vous rendre, en vous captivant un instant, toute la sérénité que vous auriez fait perdre les contrariétés du jour.

Allez en grand nombre rehausser par l'éclat de vos toilettes, nos spectacles qui, sans vous, n'auraient pas d'attrait !

On annonce le mariage temporaire de demoiselle Marie Bouvier.

La gracieuse écuyère a troqué son amazone contre le tablier de ménagère. C'est plaisir de la voir, le matin, trotter dans la boue du marché, où elle achète elle-même les provisions, heureuse et souriante de toute la joie de son nouvel état.

Pourquoi son coquet panier est-il celui qui lui offrit autrefois un prince de la finance ?

On a toujours vingt ans dans quelque coin du cœur. Demandez plutôt à dame Philo ? Cette honnête douairière a vu neiger sur sa tête, et pourtant elle est toujours la folle bacchante dont parlent nos pères, alors qu'elle effeuillait les fleurs de son printemps dans la corbeille de leurs folies de jeunesse.

Gageons que vous ne savez pas sa devise ? Nous l'avons vue en exergue à la première page de son album : « Où le père a passé passera bien l'enfant. »

On n'est pas plus spirituelle.

Demoiselle Jeanne que la chronique représente comme une Hébé versant l'ambrosie aux Saisons, est revenue bredouille de sa chasse à courre au pays de la Cannebière.

La pauvre chasserresse est moins heureuse que Diane, décidément ! Il est vrai qu'on affirme qu'elle n'a plus le trésor caché d'icelle.

Répondez, nymphes, ses compagnes, et vous, sylvains moqueurs !

Qui donc a dit que la Discorde avait allumé ses flambeaux entre demoiselle Henriette Kaillou et jouvencelle Tonine François ? L'amitié d'icelles proteste contre cette méchanceté qu'il faut attribuer sans doute à la jalousie.

Connaissez-vous un petit démon aux yeux noirs comme du charbon, dont la charmante espièglerie n'a d'égalé que la bonne humeur et la finesse d'esprit. Une mauvaise langue l'a surnommée un jour Clotilde au Rapport. On nous rapporte, à ce sujet, qu'elle fut mandée un peu avant par un Conseil de

guerre, pour répondre au sujet d'un soldat, de ses amis, incriminé dans je ne sais plus quelle sottise affaire, et que son habileté, autant que l'à-propos de ses réponses, fit acquitter le pauvre diable.

De là son nom. Nous en connaissons beaucoup qui n'ont pas une aussi noble origine.

Avez-vous vu la dernière broderie de gentille demoiselle Berthe de l'Abbaye ? Tous ses amis sont émerveillés. Il est fortement question, en ce temps averse d'expositions, d'en ouvrir une, sous le patronage des nobles et hautes dames galantes, au profit de leurs amies nécessiteuses ; elle s'appellerait : Exposition du crochet.

Marthe en serait la présidente. On ne pouvait mieux choisir.

Demoiselle Anna Flamande verse de plus en plus dans l'excentricité. Non contente des toilettes avantageuses qui conviendraient si bien à sa chétive personne ; guimpe bouffante, veste Figaro avec jupe largement relevée, elle arbore les tuniques rayées jetées en travers, avec plastron en éventail demi-fermé : c'est peu coquet !

Elle subit, dit-on, en cela, l'influence d'un jouvenceau très au courant de la mode : c'est une excuse.

Nigri.

NOS THÉÂTRES

L'opéra traverse une crise. D'abord, la ténuité de la voix gracile des ténors est « furieusement outragée par l'intempérie de la saison pluvieuse », comme dit Mascarille. Tantôt c'est Merrit ou Massart, empêché de faire usage de ses cordes vocales, que les brumes lyonnaises ont sensiblement affectées et dont l'organe aigu tourne au grave ; tantôt c'est Queyrel, affligé d'enrouement subit, et dont le galoubet déjà très bas, effectuée dans de vertigineuses descentes, heureux s'il s'arrête aux talons. Alors, au lieu de rôter dans sa cravate, Balthazar croasse dans ses bottes. De là, changements perpétuels de spectacles ; Robert est annoncé, on donne *Guillaume* ; le Barbier remplace *Faust*, la première de *Lucie* n'a jamais lieu : tout va à vau-l'eau, et, ma foi, j'avoue, pour ma part, ne me contenter qu'imparfaitement de l'amertume du merle quand on m'a promis la saveur de la grive. Ensuite, je crois le public saturé de la représentation continue des chefs-d'œuvre classiques, tels que les *Huguenots*, *Robert*, la *Juive*, voire même le *Trouvère* : cela doit servir aux débuts, aux rentrées ; on présente avec cela de nouveaux sujets, on favorise également la réapparition des anciens ; mais il faut que cette exhibition, tout honorable et grandiose qu'elle puisse être, ait un terme prochain ; sinon, l'avenir financier de la scène lyrique aurait des chances de se trouver compromis. Que devient la reprise de *Sigurd* ? Que fait-on d'*Hérodiade* ? Quand verrons-nous *Manon* ? Nous aurons *Carmen* sous peu de jours. C'est quelque chose, et c'est insuffisant. L'ouvrage, repris l'année dernière avec Gallimarié, créatrice éminente du rôle principal, risque fort aujourd'hui de ne pas emprunter à l'interprétation actuelle une attraction vraiment irrésistible. Quoi qu'il en soit, nous avons revu non sans plaisir M^{lle} Arnaud, l'excellente dugazon, l'infidèle oiseau voyageur qui, après nous avoir charmé de ses chants pendant toute une saison, prit, il y a deux ans, son vol vers d'autres régions, et revient enfin gazouiller parmi nous. Nous perdons le baryton Delrat. Il a résilié sans motifs plausibles, car il avait su réunir de nombreuses sympathies. Manoury lui succède. On ne pouvait, sans doute, mieux choisir. Celui-là, certes, est digne de Lyon ; son heureux stage à l'Opéra de Paris, son glorieux passage à la Monnaie de Bruxelles, ses triomphes réitérés sur différentes scènes de l'étranger, plaident victorieusement sa cause à l'avance. Au surplus, nous allons bientôt l'entendre, et nous le jugerons. Le Grand-Théâtre a, chaque semaine, deux jours creux que la troupe dramatique va remplir. On monte, à cet effet, l'*Arlésienne*, pièce d'Alphonse d'Audet, que le regretté Bizet a enjolivée de motifs absolument délicieux, et qui aura pour interprètes, Gerbert, Jalabert, Dumoraize, Poutal, MM^{mes} Patry, Jalabert et Delia. La chose réussira-t-elle ? Nous l'espérons et nous le souhaitons de bon cœur. L'orchestre de Luigini prêterait son vaillant concours à cette tentative artistique.

Les Célestins ne chôment point. Après le défilé non interrompu d'une vingtaine de drames, comédies, vaudevilles de toute espèce et de tout calibre, nous y avons retrouvé deux succès de l'an dernier, le *Chapeau de paille d'Italie* et *Clara Soleil*, joués supérieurement par une troupe d'élite. La comédie a ses vétérans, au nombre desquels il convient de mettre hors de pair Dalbert, Belliard, Gerbert, Dumoraize, quatorz superbe, réalisé seulement ici. Dalbert est admirable de rondeur, de bonhomie, de franchise ; c'est le premier rôle par excellence, le fin diseur ; son jeu a de l'aisance, du naturel, de la variété ; ce qui ne l'empêche nullement de professer au Conservatoire, d'administrer les Célestins de façon remarquable, et d'apporter à la mise en scène des pièces un tact, un goût, une science, un art véritablement exceptionnels. Belliard a beaucoup de talent dans un autre genre, diversifiant ses personnages, imprimant à chacun certaine allure spéciale, joyeux compère, amusant au possible. Quant à Gerbert, voilà neuf ans qu'il fait les délices de Lyon ; il est resté jeune, élégant, passionné ; il est du bois dont on fabriquait les Laferrière, les Delaunay, et je doute qu'on en ren-

contre encore beaucoup d'autres après lui : le moule est cassé. Donc, jouissons-en à bouche que veux-tu pendant que nous le possédons, et ne formons qu'un vœu, c'est de pouvoir longtemps nous suspendre à ses magiques lèvres, d'où tombent et tomberont toujours, pour la satisfaction générale, de belles choses, adorablement bien dites. Pour Dumoraize, on le connaît aussi, il a été vanté sur tous les tons ; il a toutes les qualités de ses collègues, et je le résume en le déclarant parfait, sachant que sa modestie souffrirait d'un long panégyrique. N'oublions pas Mercier, le désopilateur de rates ; encore un qui n'a jamais engendré la mélancolie, et saluons parmi les dernières recrues Guy, le jeune premier comique, qui nous a fait oublier Demey. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'enregistrer les exploits de tous ces artistes. Voici venir à bref délai *Antoinette Rigaud*. Peut-être la pièce passera-t-elle dans le courant de la semaine prochaine. Elle me permettra de vous parler de la troupe féminine qui, elle aussi, comporte de sérieux éléments, et que je me propose de traiter, le cas échéant, avec tous les honneurs qui lui sont dus.

THÉÂTRE-BELLECOUR

Deux représentations données par les artistes de la Comédie-Française.

Samedi 31 octobre 1885. *Le Légataire universel*, pièce en cinq actes de Regnard. M. Coquelin aîné jouera Crispin, M^{lle} Marie Kolb jouera Lisette.

Dimanche 1^{er} novembre 1885. *Tartufe*, pièce en cinq actes de Molière. M. Coquelin jouera Tartufe, M^{lle} Marie Kolb jouera Dorine.

Les autres rôles seront joués par les artistes de la Comédie-Française.

Le bureau de location, situé 32, rue Bellecourdière, sera ouvert à partir de mardi, 27 courant.

Gaston.

REVUE DES CIRQUES ET CASINOS

GRAND CIRQUE RANCY

A peine le cirque Rancy a-t-il lancé son quinzième programme, que déjà il est devenu l'établissement à la mode, le lieu de rendez-vous du high-life lyonnais ; il faut quelquefois un nom ou deux pour décider du succès de l'année d'un établissement. M. Rancy n'aime pas attendre, il veut des bravos, beaucoup de bravos.

Aussi, dès le premier jour, nous a-t-il servi une troupe d'élite. Ce n'est certes pas une petite affaire que de composer une troupe de cirque, on peut trouver des cabotins médiocres et des ténors usés, que le public accepte sans murmurer, mais il n'applaudit jamais un mauvais écuyer, un clown inintelligent ou un acrobate sans talent.

Tout ce qui se fait sur le sable des arènes, demande la perfection. Le cirque Rancy nous offre cette perfection.

La troupe est excellente, et son programme grand de promesses.

Les six jolies sœurs Mathews, obtiennent chaque soir une ample moisson de bravos.

On ne justifie pas mieux que ces jeunes et charmantes artistes, le surnom de reines du tapis qui leur a été donné.

Très applaudi M. Hernandez, l'écuyer le plus fort de l'époque, pour qui les sauts périlleux à cheval ne sont qu'amusement.

Quant aux sept chevaux russes et au jeune poney que présente M. Alphonse Rancy, on se demande en les voyant manœuvrer avec un ensemble si parfait, quelle patience il a fallu pour arriver à un résultat semblable ; aussi les rappels ne se comptent pas.

Grand succès également, les trois Onzella, les deux frères Conrad, M. Reed, le clown Karl et sa meute, M^{lle} Gruau et le sympathique Alfano, que les Lyonnais n'ont pas oublié.

Maintenant, de Nestor et Venoa, comment vous expliquer leur adresse et leur force, j'y renonce et ne peut que vous dire : Allez voir !

GRAND CIRQUE CONTINENTAL

Les deux éléphants prodigieux, Jock et Jenny, attirent chaque soir une foule compacte au cirque de la place Perrache.

C'est qu'ils sont réellement surprenants, nous n'avons jamais vu plus fort.

Tout Lyon voudra sûrement les admirer en même temps qu'applaudir la troupe d'élite que la si gracieuse M^{lle} Léon a su se procurer, au prix de grands sacrifices.

Au moment de terminer ces lignes, j'apprends la mort subite d'un des jeunes éléphants, trouvé inanimé, dimanche matin dans son écurie.

T. Sam-Lockart, son propriétaire, a généreusement offert à l'administration municipale de notre ville, ce pachyderme dont le squelette enrichira nos collections zoologiques.

CASINO

Chaque soir, une foule nombreuse envahit la salle du Casino et vient se remettre des fatigues de la journée en écoutant les drôleries de cette troupe amusante.

Après les chansons et grivoiseries des divers artistes, pour ne citer que M^{mes} Revelin, Silvani, France, le petit Léon, MM. Volay, Chemin, Dhostel, etc., les virtuoses pourront se délecter aux accords des mandolines de l'*Estudiantino*, troupe espagnole qui obtient chaque soir les plus légitimes succès.

Nous n'essayerons pas de narrer cette bouffonnerie qui s'appelle le *Cirque Ponger's*, nous renvoyons nos lecteurs se renseigner eux-mêmes et admirer les exploits de l'illustre Ponger's (Hevier)

et de son amusante troupe, en représentation de les édules de Persigny-les-Moules.

Le rire est à son comble devant les drôleries de cette farce. Tous les artistes sont à la hauteur de la situation.

Le clou de la représentation est la prise de corps des deux athlètes, Rose la Savoisiennne et Marie Bras-d'Acier.

Et la civilisation moderne, affinée jusque dans ses moelles, applaudit à tout rompre à ces luttes où le poids des chairs suffirait à faire chuter les combattants !

SCALA-BOUFFES

Le coin délicieux qui a nom *Scala* réuni chaque soir un public de joyeux viveurs, attirés par le célèbre John Patty, dans ses exercices-pédestres, le seul et unique en son genre.

MM. Chretienmi, les inimitables frères Gémon, Nicol, Darville, Valère, Deham et Mallaire.

M^{me} Helfen Pascal charme toujours les vrais amateurs avec sa voix chaude et sympathique ; son entourage, M^{mes} Amaury, Bellina, Descamps, Myrhis, Dromny, récoltent également de nombreux applaudissements.

Montalb.

CHARADE

Mon premier détruit mon second,
Mon tout mène à Charenton.

ENIGME

On vous propose une maison,
A louer en toute saison ;
Elle a deux portes, trois fenêtres,
Elle peut loger quatre maîtres
Et même cinq en un besoin.
Deux caves et grenier à foin.
Peut-être le quartier pourrait vous en déplaire,
En ce cas le propriétaire
Avec baguette d'enchantement
Et de certains mots qui font peur
Enlèvera maison, meubles et locataires,
Qu'aussitôt il transportera
En tel quartier qu'il vous plaira.
On reconnaît l'hôtel célèbre
A son écriteau singulier.
Pris de barème et de l'algèbre
On voit dans le calendrier
Son nom est celui du sorcier.

LE SPHINX.

SOLUTIONS DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

Charade.... Adieu
Logogriphe... Soie

Ont trouvé les deux solutions :

Serpent. Tipili. G. B. Philippe Traimin. Victor Laurent. Gontran Lorgnegue. L'abbé Tise. L'ex-élève Loustalot.

PETITE CORRESPONDANCE

Bel ami : Plus tard insérerons. — Philippe Traimin : Utiliserons. — Deux draps pieds : Toujours ! — De Belfegord : Merci. — All. Arke : Envoyez. — G. B. : Merci. — Troway : Acceptons avec plaisir. Envoyez chronique chaque semaine.

Un grand nombre de solutions nous arrivent trop tard pour être insérées.

Nous rappelons à nos lecteurs que toute correspondance doit nous parvenir le dimanche au plus tard.

RIVIER SOEURS

Rue de l'Hôtel-de-Ville. 80

ET

Rue Centrale 43

LYON

GRANDE CHAPPELLERIE

Grand choix DE CHAPEAUX COIFFURES en toutes sortes POUR Hommes, Dames et Enfants

PRIX EXCEPTIONNELS

Grands Magasins de Chaussures

A LA RENOMMÉE

44, Place de la République, 44

Cette maison possède constamment un **Choix exceptionnel** de belles et bonnes Chaussures pour hommes, dames et enfants, dans tous les prix et dans tous les genres. Ayant peu de frais et vendant beaucoup, elle peut vendre très bon, très bien fait et très bon marché. Seule maison qui vend de la **Cordonnerie aux prix de la Confection**.

SPECIALITÉS POUR PENSIONNATS

MALADIES SECRÈTES

Guérison prompte et sans retour par la **tisane sèche dépurative**, 2 fr., et les **capsules Courrier**.

Dépôt, pharmacie Condamine, rue Stella, 5, et rue Grôlée, 48.

Le Gérant, Ph BÉRIEL

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52

LYON — 34, 36 et 38, Rue et Place de la République 34, 36 et 38 — LYON

AUX DEUX PASSAGES

Grands Magasins de Nouveautés
EXPOSITION GÉNÉRALE ET MISE EN VENTE

DE TOUTES LES NOUVEAUTÉS D'HIVER

Tous nos Comptoirs possèdent pour cette Saison d'Hiver, les Assortiments les plus beaux et les plus complets qu'il soit possible de réunir. Nos Acheteurs ou nos Visiteurs peuvent s'en convaincre et apprécier aussi la **CONSTANTE MODICITÉ DE NOS PRIX**

NOTA — Le Catalogue général illustré des Nouveautés d'Hiver est remis ou envoyé gratis et franco à toutes les personnes qui nous en font la demande

PHOTOGRAPHIE G. CLÉMENT, de Paris

A Lyon, 9, rue Terme, au 1^{er} étage

PORTRAITS
Hu Charbon
ET
AGRANDISSEMENTS

6 PORTRAITS
CARTES DE VISITE

2 fr. 50

GARANTIS BIEN FAITS

PORTRAITS
A Domicile
ET
A LA CAMPAGNE

M. CLÉMENT donne des LEÇONS GRATUITES aux Amateurs
DÉFI TOUTE CONCURRENCE
9, rue Terme, Lyon

PAPETERIE IMPRIMERIE RAMBOZ FILS AINÉ

LITHOGRAPHIE & TYPOGRAPHIE, CHROMO & GRAVURE

MAGASIN

ATELIER

7, Place des Terreaux — 63, quai Pierre-Scize

LYON

FABRIQUE DE TIMBRES EN CAOUTCHOUC

CHOCOLATS & CACAOS

Supérieurs

C^{IE} D'ORIENT

PRE LORAS & C^{IE}

5, r. Gentil, r. Neuve, 6

22 Variétés de bonbons chocolat pour cadeaux, desserts et soirées
BOITES DE LUXE ET ARTISTIQUES

MAISON D'ACCOUCHEMENT
M^{LE} JEANNIN
Sage-Femme Jurée
TIENT DES PENSIONNAIRES
SOINS ASSIDUS, DISCRETION
Consultations et Renseignements
PAR CORRESPONDANCE
3, Rue de la Platière, LYON

CÉLÉBRITÉ PARISIENNE
M^{ME} MARGUERITA
PRÉDIT L'AVENIR
Par les Cartes et la Main
AUSSI PAR CORRESPONDANCE
Reçoit de 8 h. du matin à 6 h. du soir
132, Rue Pierre-Corneille, au 1^{er}

ROCHER DE CANCALE
AU
8 — Place des Célestins — 8
TOUS les JOURS ARRIVAGES D'HUITRES
Et Tripes à la Mode de Caen
SALON AU PREMIER
Restaurant ouvert toute la nuit

F^{QUE} DE CHAPEAUX
CHAPELLERIE
DES NÉGOCIANTS
52, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 52
ANGLE DE LA RUE DUBOIS
POYARD F^{RES}
AU JOCKEY-CLUB
CHAPELLERIE ANGLAISE
SPÉCIALITÉ DE GRANDE LIVRÉE
LYON
67, Rue de la République, 67

GUÉRISON CERTAINE
des Bronchites, Catarrhes,
Oppressions, Battements de cœur,
Rhumatismes, Douleurs en général,
Sciaticque, Lombago et toutes les
affections du sang. — **Consulta-**
tions de 9 h. à 11 h.; de 2 à 5 h.,
gratuites de 6 à 8 h. du soir. *Rue*
de Créquy, 114, à l'entresol, près
le cours Morand. Guérison radi-
cale en **30 jours** de la goutte la
plus invétérée.

TEINTURE INSTANTANÉE

Pour Cheveux et
Barbe pour toutes les
nuances, sans lavage ni
préparation, trois fois
mélangé par le Jury mé-
dical.
GALLIN-MARTEL,
chimiste-inventeur, rue Quatre-Chapeaux, 16
et 17, à Lyon, chez tous les coiffeurs et parfums.
Eau suédoise pour blondir les cheveux
Envoi franco contre 1 fr. 50. Le 1/2 flacon 6 fr. 50

VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS ET SUR MESURE
Rue de la République, 50 **A LA BELLE FERMIÈRE** et rue Confort, 15, LYON

PARDESSUS RECLAME 15 FR. GRAND CHOIX DE COSTUMES COMPLETS ET PARDESSUS A DES PRIX SURPRENANTS PARDESSUS RECLAME 15 FR.

LAINES ET COTONS

A TRICOTER ET AU CROCHET

BONNETERIE, LAINE FANTAISIE, SPÉCIALITÉ D'ARTICLES AU CROCHET

DÉTAIL AU PRIX DU GROS **A. ROYANÉ** DÉTAIL AU PRIX DU GROS
LYON — 1, Rue de la Préfecture, 1 — LYON